

RECENSIONS ET NOTICES

Lorenzo BIANCHI, Antonella SANNINO (éd.), *La magia naturale tra Medioevo e prima età moderna*, Florence, SISMEL – Edizioni del Galluzzo (coll. « Micrologus Library » 89), 2018 ; 14 × 21, vi + 362 p., 55 €. ISBN : 978-88-8450-848-5.

Entre science et religion, entre philosophie et superstition, la notion de magie est certainement complexe et difficile à définir. Dans son développement historique elle est apparue, en raison de sa valeur polysémique, comme une notion "ambiguë" à maints égards. Le patient travail de l'historien est encore compliqué par l'adjonction au terme « magie » du qualificatif « naturelle », impliquant les différentes définitions sous-jacentes de la « nature » adoptées d'époque en époque par les philosophes.

Ce volume est précisément consacré à l'étude des diverses conceptions de la « magie naturelle » entre le Moyen Âge et le début des temps modernes. Les essais qui le constituent touchent plusieurs aires géographiques et linguistiques (arabe, juive et latine). De plus, les problèmes étudiés traversent un très grand espace diachronique, du XI^e siècle à la première moitié du XVII^e siècle. Les essais sont tous en italien, à l'exception de l'essai de Daniel De Smet en français et de celle de Paquale Arfé en anglais. Certains de ces essais constituent des introductions de nature générale au sujet traité, tandis que d'autres abordent des questions plus spécifiques. Mais ils contribuent tous à accroître notre connaissance de l'histoire de la magie.

L'essai de Carmela BAFFIONI [C. B.] est consacré à l'Épître 52 des Ikhwān al-safā, *Sur la Magie*, la dernière d'une série qui, comme l'écrit C. B., peut être considérée comme « la première encyclopédie médiévale des sciences » (p. 15). À partir du débat historiographique le plus récent, C. B. développe, sous forme de notes, une série de réflexions sur son attribution et sur son contenu.

L'important essai de Daniel DE SMET [D. D. S.] porte sur à la cosmologie néoplatonicienne du *Kitab Ġāyat al-hakīm*, traitant spécifiquement du problème de la légitimité philosophique de la magie. Le *Ġāyat al-hakīm* est un des plus fameux ouvrages de magie au Moyen Âge. Sa version latine, le *Picatrix*, connaît un succès considérable, dû surtout à sa réputation sulfureuse. D. D. S. montre qu'un examen attentif de l'original arabe révèle que l'auteur musulman, en enseignant l'art de la magie, se garde bien d'invoquer les démons pour arriver à ses fins. Sa démarche consiste à capter et à exploiter les influences exercées par le corps céleste sur les événements du monde sublunaire. Les corps célestes « ne sont pas considérés comme des divinités agissant avec une certaine indépendance », mais en tant que « simples intermédiaires entre le monde supérieur, divin, et notre monde inférieur ». En outre, « l'auteur ne se contente pas d'évoquer l'astrologie pour expliquer la magie. Il veut également fournir une légitimité philosophique à

l'astrologie et, par ce biais, justifier la pratique magique sur le plan théorique, tout en le rendant acceptable dans un contexte musulman rigoureusement monothéiste » (voir p. 42).

Marienza BENEDETTO [M. B.] propose un essai sur la magie dans le Moyen Âge juif, entre illusion et science. Comme l'écrit M. B., les philosophes juifs du Moyen Âge, qu'ils soient astrologues ou opposants à l'astrologie, en condamnant la magie, lui attribuent le statut de branche de la physique (voir p. 73), reconnaissant paradoxalement à cet art une dignité en tant que science.

L'essai d'Antonella SANNINO [A. S.] porte sur le thème de la magie chez Guillaume d'Auvergne, contribuant de manière significative à la croissance de nos connaissances sur la magie dans le Moyen Âge latin. Guillaume (c. 1190 – 1249), maître à l'université de Paris et évêque de cette ville de 1228 à sa mort, est l'un des principaux connaisseurs des textes de magie au Moyen Âge. À travers une étude vaste et détaillée des œuvres de Guillaume, A. S. répond notamment aux questions suivantes : qu'est-ce que la magie naturelle pour Guillaume ? Est-elle un art ou plutôt une science ? Enfin, qu'est-ce que la *scientia imaginum* ? A. S. montre comment Guillaume distingue entre une *scientia nigromantia secundum physicam* et une *scientia nigromantia imaginum*. Même si sa cause est « occulte », un phénomène qui se produit constamment dans la nature est défini par Guillaume comme « admirable ». Puisqu'il ne s'agit pas d'un phénomène surnaturel, il est un objet de la science physique (*nigromantia secundum physicam*) (voir p. 104).

Les réflexions d'A. S. sur la nécessité d'étudier l'influence de la tradition des *libri secretorum* sur l'encyclopédisme de la fin du XVI^e siècle attirent particulièrement notre intérêt. A. S. cite à juste titre l'exemple de l'encyclopédisme du célèbre magicien naturel Giambattista Della Porta (voir p. 113-114), auteur sur lequel la littérature des secrets d'origine médiévale joue un rôle non secondaire. En fait, l'accès de Della Porta à la littérature médiévale sur les secrets devrait être étudié, d'une part, en relation avec sa connaissance éventuelle des manuscrits médiévaux et, d'autre part, en relation avec les éventuelles médiations, textuelles et théoriques, de la Renaissance : nous pensons, par exemple, au rôle de la tradition péripatéticienne napolitaine de l'époque ou à celle de *La Philosophie occulte* d'Agrippa. Comme A. S. l'a fait remarquer, c'est un problème qui mérite d'être approfondi pour tenter de reconstruire la « bibliothèque » de Della Porta (voir p. 113).

Valeria SORGE, dans un essai magistral, se concentre sur l'averroïsme bolonais et, en particulier, sur la figure de Taddeo da Parma. Cet essai est particulièrement important, car il illustre la conception de la magie dans la tradition de l'averroïsme bolonais, en étudiant, à travers l'analyse de la proposition de Taddeo, les développements d'une histoire externe et interne des disciplines magiques entre Moyen Âge et Renaissance.

L'essai de Pasquale ARFÈ est consacré à l'hermétisme magique chez Nicolas de Cues, un sujet discuté par l'auteur avec une grande érudition. Il accorde une attention particulière au Sermon CLXXIX.

Simonetta BASSI [S. B.], spécialiste de la pensée de Giordano Bruno, examine la figure de Circé entre magie et politique à la Renaissance. Après avoir insisté ailleurs sur la continuité entre la fureur et la magie chez Bruno, S. B. souligne ici le rôle « social » de la magie brunienne. En fait, pour le Nolain, la magie n'est pas exclusivement une science de la nature, mais – comme l'écrit S. B. – une réflexion sur la vie sociale des hommes. La magie est destinée par Bruno à un usage politique et civil (voir p. 189 et S. BASSI, *L'arte di Giordano Bruno. Memoria, furore, magia*, Florence, Olschki, 2004).

Lorenzo BIANCHI [L. B.] propose un vaste essai sur la magie naturelle de Giambattista Della Porta et de Campanella, deux grands protagonistes du débat sur la magie à la fin de la Renaissance. L'essai fait le bilan des acquisitions historiographiques sur ce sujet, fournissant des éléments susceptibles de faire l'objet d'un développement ultérieur. Sur la relation entre Della Porta et Campanella, par exemple, à partir des observations de L. B. (voir p. 215) il est possible de développer une réflexion supplémentaire. À notre avis, le contraste entre Della Porta et Campanella pourrait être lu aussi à la lumière de leurs conceptions différentes de la notion de cause. Les deux savants acceptent le vitalisme cosmique comme fondement de leur vision du monde. Toutefois, Della Porta propose une réforme de la notion de cause, qui n'est plus celle des métaphysiciens, mais la « cause suffisante », tandis que le dominicain Campanella semble encore accepter la notion de cause issue de la *Métaphysique* d'Aristote. (voir I. B. PORTAE *Magiae naturalis sive de miraculis, rerum naturalium libri III*, Neapoli, apud M. Cancer, 1558, I, 2, p. 3 ; T. CAMPANELLA, *Metafisica : universalis philosophiae seu metaphysicarum rerum iuxta propria dogmata*, Liber I, éd. P. Ponzio, Bari, Levante, 1994). En d'autres termes, leur opposition semble venir aussi d'une évaluation différente de la leçon d'Aristote et de son application au discours naturel. À partir de cette distance « métaphysique », il est possible de comprendre l'acceptation par Campanella de la « magie divine », et donc ce qui sépare les deux philosophes dans leur conception de la magie.

Les deux dernières contributions au volume sont consacrées à la fortune de la pensée magique en France au XVII^e siècle. Si Oreste TRABUCCO [O. T.] se concentre sur la figure fascinante de Lazare Meyssonnier et sur sa *Belle Magie*, montrant un épisode intéressant de la fortune de la magie naturelle à l'époque de Descartes, Mariassunta PICARDI [M. P.] examine la pensée de Charles Sorel, écrivain français auteur de la célèbre *Science Universelle* et d'un traité intitulé *L'onguent des armes*. Selon M. P., il est plausible que Sorel ait transmis, à travers une stratégie de dissimulation, une critique des croyances de la magie métaphysique. En fait, comme l'écrit M. P., les deux œuvres de Sorel sont porteuses d'une problématisation des croyances en phénomènes apparemment surnaturels (voir p. 311-312), représentant un moment significatif de l'histoire tardive de la magie et de ses relations avec la rationalité moderne. De son côté, le cas de Meyssonnier, étudié par O. T., montre que, à l'époque du triomphe du cartésianisme, la rationalité philosophique et la sagesse magique peuvent encore coexister, même si c'est de façon ambiguë, dans le même discours intellectuel.

Ce volume offre ainsi un outil très précieux pour ceux qui veulent comprendre le parcours suivi par la magie naturelle pour se constituer, entre Moyen Âge et modernité, comme un savoir philosophiquement fondé : un parcours peut-être « ambigu », mais utile, dans son développement historique, pour comprendre les racines des nombreux problèmes, scientifiques et moraux, qui se posent encore aujourd'hui au monde contemporain.

Donato VERARDI